

« Je me hâtai, dit le général, de descendre dans la plaine pour arrêter ce désordre et interpeller ces fuyards. J'eus de la peine à me faire comprendre. En vain je leur criais : « Mais, malheureux, rendez-vous, le canon de l'ennemi est encore loin. Vous n'avez rien à redouter. » Ils ne m'écoutaient pas dans leur course haletante. Je réussis enfin à en arrêter quelques-uns et à les rassurer tant bien que mal. Peu à peu cet exemple fut suivi... » Le spectacle de cette débâcle devait cruellement serrer le cœur de ce général venu d'Afrique pour y assister. Aussi bien sa déposition devant l'histoire a-t-elle la valeur d'un témoignage écrasant : « Des voitures de bagages de tous les corps, dit-il, commençaient à s'agglomérer sur la route, ne sachant où se rendre. Je donnai l'ordre à des gendarmes, qui se trouvèrent sous ma main, de les faire marcher le plus rapidement possible... Au moment où j'étais occupé à mettre un peu d'ordre partout, des équipages de la maison de l'empereur débouchèrent près de moi, prétendant que tout le monde devait s'arrêter pour leur livrer passage. Je leur intimai l'ordre formel de profiter de la bonté de leurs attelages pour enfilet bien vite un chemin de traverse sur la droite. »

Le général montre encore (et qu'on se fasse par là une idée du désordre incroyable de cette armée sans commandement) des soldats isolés arrivant, commandés par un officier d'administration. « Tous ces malheureux mouraient de faim, nulle distribution n'ayant été faite. Ils demandaient à grands cris du pain. »

Pendant ce temps, que faisait l'homme dont l'intérêt dynastique avait amené sur nous tous ces désastres? Le matin, à Raucourt, il avait traversé Mouzon, faisant arrêter tous les mouvements de troupes, d'artillerie, d'équipages qui encombraient la ville; et il s'était retiré sur l'autre rive de la Meuse, gagnant à travers bois une ville qu'il aperçut du haut d'une colline, et qu'il désigna à un habitant du pays, en lui demandant : « C'est Montmédy, n'est-ce pas? — Non, Sire, c'est Carignan. — Mais oui, mais oui, Sire, c'est Carignan, » répondirent aussitôt les officiers d'état-major empressés. Un témoin oculaire de ces journées douloureuses m'a donné sur l'état d'esprit des renseignements précis. Il a vu de près les principaux acteurs du drame, et on ne peut douter de sa véracité. MacMahon était inquiet, troublé, comme un homme qui marche presque sûrement, et sans que sa volonté ou son énergie l'en puisse détourner, vers un but fatal. Il se sentait perdu. L'empereur affectait toujours son calme impassible. Il avait envoyé son fils à Mézières; et, tandis que se livraient ces terribles batailles, il fumait. On le vit toujours fumant, roulant sa cigarette. Pendant qu'on détruisait le 5^e corps à Beaumont, l'empereur, étendu

sur l'herbe avec son état-major, écoutait, passif et comme indifférent, le bruit du canon qui lui venait par-dessus les bois. Il semblait que ce fataliste conspirateur laissât faire le destin. *Alea jacta est!* C'est le mot de tous les chercheurs d'aventure. Peut-être aussi avait-il foi dans son étoile, et croyait-il que la fortune lui reviendrait en demeurant ainsi immobile, vautré à terre et rêvant.

D'ailleurs il n'oubliait pas les bienfaits du solide, tout en suivant les fumées de son rêve, et, à l'heure où le sang français coulait sous ces taillis de l'Ardenne, dans ces sentiers entourés d'ombre, tandis que les petits paysans de France, les conscrits, les humbles, les martyrs, mouraient pour l'empire, tandis que le 5^e cuirassiers se fondait comme du plomb au feu, sous les canons ennemis, tandis que les derniers tirailleurs brûlaient leur dernière cartouche, l'empereur, le chef flegmatique de cette armée en déroute, envoyait à Paris ces deux dépêches que l'histoire conservera toujours pour les opposer à la légende :

A l'impératrice, — Paris.

Carignan, le 30 août 1870, 5 h. 40 m. soir.

Il y a eu encore un engagement aujourd'hui sans grande importance. Je suis resté à cheval assez longtemps.

NAPOLÉON.

M. Bure, trésorier général de la couronne. — Paris, 21, avenue des Champs-Élysées.

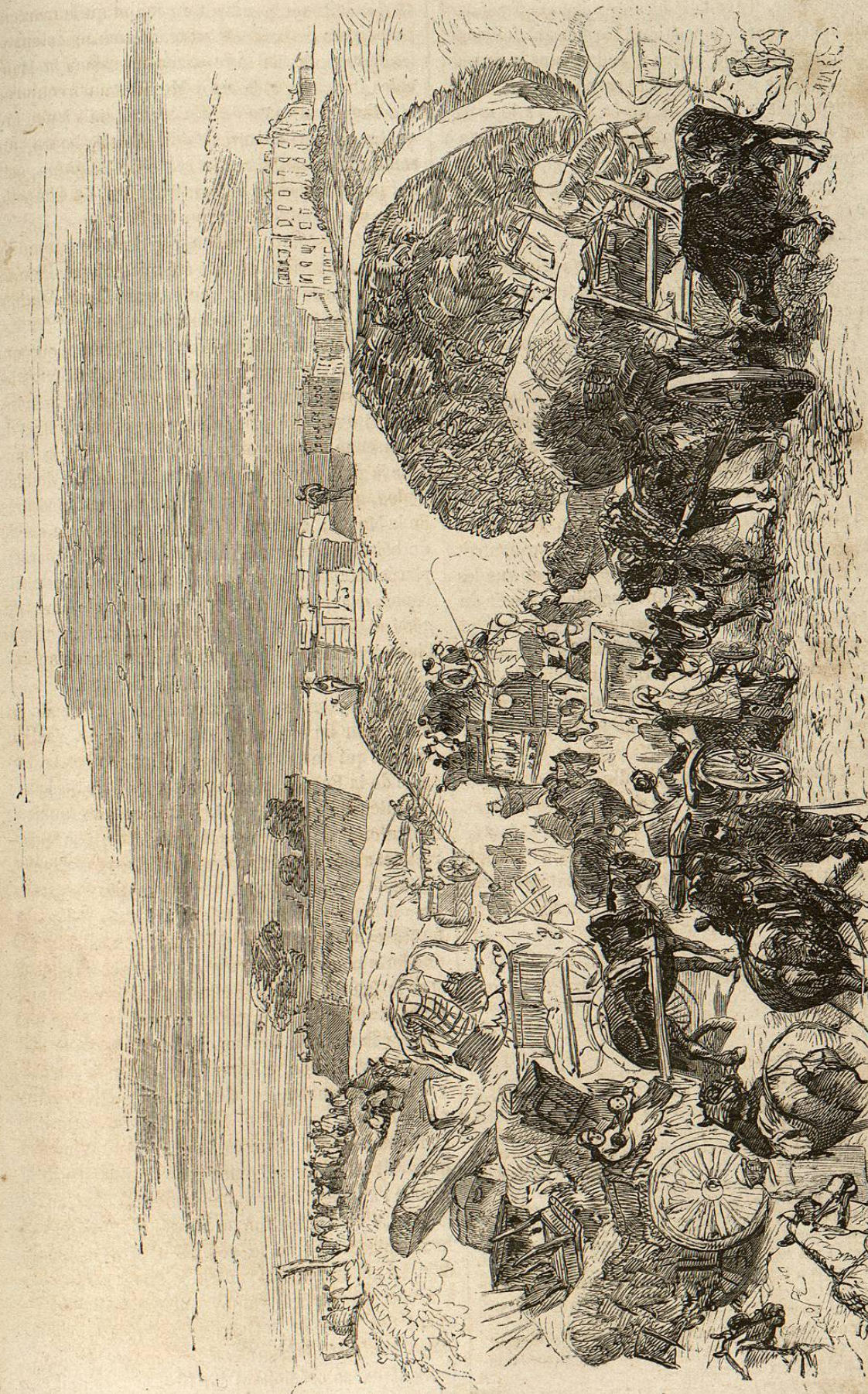
Carignan, le 30 août, 6 h. 3 m. soir.

J'approuve la distribution des fonds que tu me proposes; tu remettras le reste à Charles Thelin.

NAPOLÉON.

On ne saurait, à une date plus solennelle, se moins soucier de la France.

Cette dernière défaite du général de Faily eût entraîné, je pense, sa destitution, alors même que le général de Wimpffen n'eût pas été désigné par le ministre de la guerre pour lui succéder dans le commandement du 5^e corps. Celui-ci, vieux général d'Afrique et d'Italie, ancien colonel des tirailleurs algériens, commandant la province d'Alger, avait, au début de la guerre, demandé un commandement qu'on ne lui avait pas accordé. Réduit à suivre, de loin, les opérations militaires, il en avait maintes fois deviné le fatal résultat, et il en déplorait le début en en redoutant la chute, lorsqu'il fut mandé à Paris pour remplacer M. de Faily à la tête du 5^e corps. Le général de Wimpffen était surtout connu alors pour sa bravoure superbe en Italie. Parti de Trecate le matin de la bataille de Magenta avec la brigade des grenadiers de la garde (2^e et 3^e régiment,) il avait lancé ses soldats à l'at-



PARIS PENDANT LA GUERRE. — Les habitants de la banlieue se réfugiant dans la ville, selon l'ordre du gouvernement.

taque de Baffalora et, l'épée à la main, payant de sa personne, il avait été blessé en disputant pendant plusieurs heures la position à l'armée autrichienne.

M. de Wimpffen arriva à Sedan dans la nuit du 30 août avec les débris du 5^e corps. Le lendemain, il inspectait le camp, et, après avoir vu le maréchal qui le reçut assez froidement, il se présenta à l'empereur (1).

Napoléon n'était plus le flegmatique personnage de la veille. Les larmes qu'il avait déjà versées à Metz lui remontaient aux yeux.

— Mais, général, dit-il, expliquez-moi donc pourquoi nous sommes toujours battus et ce qui a pu amener la désastreuse affaire de Beaumont?

Et il ajouta : — Hélas ! nous sommes bien malheureux !

Il eût pu dire : bien coupables.

La pauvre armée française laissait déjà 20 canons, 11 mitrailleuses et 700 prisonniers entre les mains de l'ennemi, et les Prussiens et les Saxons refoulaient encore nos soldats, par Carignan, jusqu'à Douzy et Villers, près de Sedan, tandis que vers Mézières l'armée du Prince royal leur coupait la retraite du côté de cette place forte, et que les Bavares se massaient devant Bazeilles. Le soir du 31 août, notre armée était absolument entourée, et le cercle formé autour de Sedan était complet. Rien n'avait arrêté d'ailleurs la marche de l'ennemi qui avait pu passer la Meuse sur des ponts minés que nous n'avions pas eu la précaution de faire sauter.

Pour sauver l'armée, il eût fallu que, pendant la nuit du 30 août et le matin du 31, notre mouvement de retraite sur Mézières eût été exécuté. Alors certes nous avions le temps de nous retirer sur cette place forte et d'accepter la bataille dans d'autres conditions. Mais, dans la journée du 31,

(1) La proclamation suivante, adressée par le général de Wimpffen à ses compatriotes du département de l'Aisne, donnera une idée de l'état d'esprit où se trouvait le futur commandant de l'armée. Elle est très-énergique et très-patriotique :

Habitants du département de l'Aisne,

Un de vos enfants, arrivé hier à Paris, venant du fond de l'Algérie, ne s'accorde même pas la satisfaction de voir sa famille avant d'aller à l'ennemi. Il se rappelle au souvenir des siens et au vôtre, et vous engage à vous montrer les dignes enfants de ceux qui, en 1814 et en 1815, se joignaient à nos soldats pour combattre l'invasion.

L'ennemi ne pourra, je l'espère, arriver jusqu'à vous, avec les masses qui ont envahi les provinces de l'est ; mais des fractions de corps, quelques cavaliers peuvent venir insulter vos villes et vos villages.

C'est à vous à savoir les repousser et leur faire payer cher leur audace. Que chaque haie, que chaque fossé, que chaque maison vous servent de remparts.

Aux armes donc, braves habitants de mon département, et prouvez que partout les envahisseurs de la France trouveront de vigoureux adversaires.

Le général commandant le 5^e corps d'armée,

Signé : DE WIMPFEN.

par une incurie nouvelle, à l'heure où l'empereur se désolait sans prendre un parti et où le maréchal prenait ses dispositions pour s'ouvrir un passage le lendemain, 80,000 Allemands passaient la Meuse entre Donchery et Dom-le-Mesnil et nous coupaient absolument la route de Mézières. Il était à peu près quatre heures de l'après-midi. A cette heure, une seule route était libre, la route de Belgique, celle qui part du dernier village-frontière, La Chapelle, et va vers Bouillon à travers les bois.

Le général de Wimpffen, qui devait commander un corps d'armée, n'avait été mis, ni par l'empereur, ni par le maréchal, au courant des opérations qu'on allait tenter le lendemain.

Pour défendre la position de l'armée ou pour s'ouvrir un passage jusqu'à Mézières à travers les lignes prussiennes, le 7^e corps (celui du général Douay) avait été placé devant ces grands bois de la Garenne qui couronnent de leurs taillis la hauteur la plus élevée du pays. De là haut, on domine Sedan, qu'on aperçoit sur la gauche, enfoncé près de la Meuse ; le calvaire d'Illy se dresse à la sortie du bois. Le 5^e corps (Wimpffen) et le 1^{er} (Ducrot), placés sur la hauteur qui domine le fond de Givonne, occupaient le centre, tandis que le corps du général Lebrun (12^e) défendait la droite, et que l'infanterie de marine, postée à Bazeilles, s'appretait à disputer cette petite ville à l'ennemi.

Le 1^{er} septembre, à quatre heures et demie du matin, par un temps de brouillard épais, l'action décisive qui devait si durement influer sur la destinée de la France, s'engageait vers Bazeilles avec une intensité singulière. Les Bavares attaquaient l'infanterie de marine qui ripostait vigoureusement et avec un avantage marqué. En même temps, l'attaque se prolongeait vers Givonne. Les troupes du général Ducrot avaient à lutter contre des forces considérables, des fantassins appuyés par une forte réserve de cavalerie saxonne, et pliaient sous le feu de l'artillerie allemande, lorsqu'auprès d'un peuplier qu'on montre encore, un obus vint frapper le commandant en chef de l'armée, le maréchal Mac-Mahon, enlevant la croupe de son cheval et lui labourant les reins. On emporta le maréchal, et, sur son ordre, le général Ducrot prit le commandement de l'armée. Le général de Wimpffen qui avait en poche sa commission du ministre de la guerre l'appelant au commandement en chef, au cas où Mac-Mahon serait tué ou blessé, n'apprit qu'une heure plus tard que le général Ducrot commandait. Le général Ducrot voulait, joignant ses troupes à celles du général Douay qui combattaient en avant des bois de la Garenne, tenter une vigoureuse trouée sur Mézières en descendant des hauteurs et en se précipitant sur Illy. Il comptait enfoncer les corps d'armée prussiens massés devant le général Douay à Saint-Menges et à Flégnoux,

mais le général de Wimpffen, averti que les forces de l'ennemi devant Metz s'élevaient à plus de 80,000 hommes, voyant d'ailleurs que les troupes, au lieu de se lancer sur Illy, se rapprochaient instinctivement vers l'ancien camp, sous le canon de Sedan, fit acte de général en chef, montra sa nomination, donna ordre aussitôt au général Ducrot de reprendre ses positions, et envoya au général Lebrun, qui combattait à Bazeilles, toutes les troupes dont il put disposer pour accentuer le succès que nous obtenions sur notre droite.

Il était alors neuf heures du matin. De Wimpffen, parcourant le champ de bataille, rencontra l'empereur qui revenait des hauteurs de Bazeilles. Napoléon, un moment placé sous le feu de l'ennemi, avait eu là un officier d'ordonnance, le capitaine d'Hendecourt, tué non loin de lui. Mais il s'était bientôt éloigné de ce coin du champ de bataille où notre brave division d'infanterie de marine combattait héroïquement sous un feu meurtrier ; et, lorsqu'il rencontra le général de Wimpffen, près du fond de Givonne, il allait pacifiquement déjeuner. Sa Majesté avait faim. Le général de Wimpffen, durant tout ce jour, ne devait manger qu'une carotte arrachée d'un champ, et des milliers de soldats n'allaient prendre aucun repas. Mais Napoléon avait faim. En apercevant de Wimpffen, l'empereur lui demanda des nouvelles de la bataille.

— Sire, répondit le général, les choses vont bien, nous regagnons du terrain.

Et Napoléon lui ayant fait observer que l'ennemi montrait des forces considérables sur notre gauche, vers Illy, de Wimpffen ajouta :

— Nous allons d'abord nous occuper de jeter les Bavares à la Meuse, puis avec toutes nos troupes, nous ferons face à notre nouvel ennemi.

Les aides de camp de l'empereur ont depuis, dans des lettres semi-officielles et toutes à la louange de leur maître, essayé de faire prendre les paroles du général comme une bravade imprudente, et voulu montrer que le salut de l'armée était dans cette trouée sur Mézières que M. de Wimpffen regardait comme impossible. Le rapport des Allemands donnerait pleinement raison à la tactique de de Wimpffen contre celle de Ducrot. En effet, Ducrot voulait percer la droite de l'armée allemande et se précipiter vers Illy, mais les généraux prussiens ont écrit eux-mêmes que cette retraite, commencée à sept heures et demie, leur avait donné à espérer d'avoir l'armée française prisonnière vers neuf heures du matin, et qu'ils avaient été fort surpris de notre retour offensif, et surtout de notre résistance prolongée jusqu'à la nuit. Or, qu'était-ce que ce retour offensif, sinon le plan que de Wimpffen mettait à exécution et qui était celui-ci : dégager d'abord la droite de l'armée française en écrasant les Ba-

vaies avec des forces considérables, puis se retourner brusquement contre les nouveaux assaillants ? Au pis aller, pensait le général, l'armée s'ouvrirait un passage sur Carignan, car, de ce côté, les Bavares décimés depuis le matin par l'infanterie de marine, ne pouvaient offrir une victorieuse résistance, et on éviterait du moins un désastre plus grand et la honte d'être cerné et pris comme dans un étai.

Toute la préoccupation de de Wimpffen, comme celle de Ducrot, dans cette journée, a été d'éviter une capitulation, mais en ordonnant la trouée sur Carignan, de Wimpffen attaquait un point beaucoup plus faible de l'ennemi, et rendait la réussite du mouvement plus probable. Il était d'ailleurs assez difficile de se mouvoir sur ce champ de bataille labouré d'obus, couvert de projectiles, balayé depuis le petit jour par 400 pièces de canons ennemis. Tandis que la garde prussienne manœuvrait de façon à nous fermer, vers La Chapelle, le chemin de la Belgique, les batteries allemandes faisaient sur les plateaux que nous occupions des feux continus et convergents. Les ravages faits par les obus éclatant dans nos rangs étaient vraiment épouvantables. Sous cette grêle dont la projection était sans cesse rectifiée par les artilleurs allemands tirant à coup sûr, les bataillons avaient ce remous sinistre qui est comme l'avant-coureur de la défaite. Frappés à des distances inconnues par des ennemis invisibles, les troupes démoralisées voyaient avec rage tomber sur elles ces projectiles percutants qui broyaient les crânes et ouvraient les entrailles. Cette tuerie sinistre, contre laquelle l'héroïsme ne pouvait rien, allumait dans tous les yeux des soldats la colère. Notre artillerie, inférieure comme portée à l'artillerie allemande, répondait de son mieux ; mais, outre que nos obus n'atteignaient pas toujours l'ennemi et que beaucoup éclataient prématurément, le nombre des pièces ennemies était triple du nôtre. Nous étions écrasés.

Les troupes du général Félix Douay, en position dans les bois de la Garenne étaient comme fauchées par un feu terrible. Les obus enfonçaient les escadrons ; la cavalerie ne pouvait se mettre en ligne, les fantassins eux-mêmes pliaient. Dans ces taillis épais, dans ces bois profonds et verts, la mort était partout, et les cadavres tombaient sous les feuilles et les branches d'arbres coupées par la mitraille. En dix minutes, l'artillerie allemande démontait trois batteries d'artillerie que nous établissions de ce côté pour protéger le corps d'armée. Nos mitrailleuses, à ces distances de 3 et 4 kilomètres devenaient inutiles. Sur le champ de bataille on en voyait, le lendemain, toutes neuves, n'ayant encore point servi, et broyées, les roues brisées par quelque obus ennemi.

Le plus épouvantable, c'est que les feux de cette artillerie puissante se rapprochaient de plus en plus et formaient autour de notre armée comme un cercle de mort plus étroit d'heure en heure. On apercevait déjà, au loin, couchés ou assis en avant de leurs batteries les bataillons allemands, prêts à s'élaner sur nos soldats lorsque leurs canons auraient achevé de mettre le désordre dans nos rangs.

Wimpffen, éperdu, n'ayant pas un officier d'état-major à sa disposition (l'état-major de Mac-Mahon était, le croira-t-on ? rentré à Sedan depuis le matin, à la suite du maréchal blessé), Wimpffen regardait, du haut de ces collines, le champ de bataille où l'ennemi allait nous envelopper. Partout, dans ces bois, sur ces coteaux, la mort, le désespoir, l'effacement, la défaite. Ducrot, repoussé de Givonne se rapprochait des bois de la Garenne; Douay écrasé restait sur ses positions balayées par l'artillerie allemande; le 5^e corps combattait çà et là, désorganisé depuis Beaumont. Seul, le corps du général Lebrun avait l'avantage vers Bazeilles ou du moins tous les efforts de l'ennemi n'avaient pu l'entamer, et les soldats de l'infanterie de marine, postés dans les maisons, refoulaient sous leur fusillade les Bavares qui pliaient. Maison par maison, pierre à pierre, Bazeilles était défendue. Dans le parc, derrière le village, le massacre fut épouvantable. Il fallut envoyer aux soldats de Von der Tann des troupes de l'armée du prince de Saxe, le régiment prussien de Magdebourg, le 4^e bataillon des chasseurs prussiens et une batterie nouvelle pour leur permettre de soutenir le combat.

C'était sur ce point que Wimpffen voulait échapper à l'ennemi. La route de Stenay pouvait nous être ouverte. Par Carignan on pouvait gagner Montmédy. Le général donna ordre au général Lebrun de tenter l'opération. Il lui enverrait bientôt toutes les troupes dont il pouvait disposer. Ordre est donné à Douay de couvrir le mouvement, à Ducrot de marcher sur la Moncelle, près de Bazeilles, à la division de Lespart (du 5^e corps) de se lancer sur le même point. A la même heure, le général écrit à l'empereur, enfermé dans Sedan, ce billet qu'il fait porter en double expédition par deux officiers d'état-major :

« SIRE,

« Je me décide à forcer la ligne qui se trouve devant le général Lebrun et le général Ducrot plutôt que d'être prisonnier dans la place de Sedan.

« Que Votre Majesté vienne se mettre au milieu de ses troupes; elles tiendront à honneur de lui ouvrir un passage.

« Une heure un quart, 1^{er} septembre.

« DE WIMPFEN. »

Mais, à cette heure même, le général Douay pliait devant le feu de l'artillerie prussienne, et des tirailleurs prussiens, repoussés d'abord par nos soldats, commençaient à apparaître près du calvaire d'Illy, à la lisière des bois de la Garenne. Depuis onze heures, nos troupes avaient supporté avec un héroïsme furieux les décharges épouvantables des canons d'acier. Lorsque, l'artillerie prussienne ayant fini son rôle, l'infanterie s'ébranla pour enfoncer notre gauche, le général Ducrot, voulant l'arrêter, donna ordre au général de Margueritte qui se tenait en réserve dans une clairière du bois avec sa division de cavalerie, de charger l'assaillant en balayant d'abord l'ennemi de front, puis le sabrant, en le prenant de flanc. Le général de Margueritte, enleva ses cavaliers, et, chargeant à leur tête, dispersa les premières lignes ennemies et se heurta contre les fantassins formés en carrés et qui foudroyèrent, à cent cinquante pas, ces escadrons lancés au galop. Nos cuirassiers, broyés par le feu, tournent bride pour revenir bientôt à la charge. Ils se reforment, et s'élancent avec la furie superbe de leurs compagnons de Frœschwiller. Beaucoup avaient pris part à cette terrible bataille. On dit que, suivant le combat des hauteurs de Frenois, le roi Guillaume, en voyant cette ligne blanche des cuirassiers français venir se heurter sans cesse, avec un acharnement superbe, contre la ligne noire des fantassins allemands et disparaître dans la fumée de la fusillade pour reparaître, brisée et éclaircie après la décharge, ne put s'empêcher de s'écrier, en parlant de ces soldats que les siens fusillaient presque à bout portant : « Oh ! les braves gens ! » (1).

Cette furieuse charge repoussée, l'infanterie prussienne aborda nos fantassins et, soutenue par une batterie de 4 qui avait gravi le coteau, elle emporta le calvaire d'Illy. C'est alors que M. de Gallifet, qui, après la blessure mortelle du général de Margueritte, avait pris le commandement de la division de cavalerie, s'élança de nouveau sur les assaillants et, dans une dernière charge, d'une bravoure désespérée, sabra les Prussiens qui foudroyaient ses héroïques cavaliers.

Après cet effort suprême, tout était dit de ce côté du champ de bataille. L'armée battit en retraite, sous les obus. Le général Ducrot, l'épée à la main, ramène ses soldats au feu par trois fois. Par trois fois, les projectiles ennemis sèment le massacre dans leurs rangs confus. Alors la rage s'empare des uns, et l'effacement des autres. Tandis que de vieux officiers ramassent des chassepots pour se battre en soldats, leurs compagnies se débloquent et se replient sur le vieux camp, dans la direction de Sedan. Ils

(1) Récit fait quelques jours après par le Prince royal au général Ducrot, et à nous-même, le 2 septembre, par un aide de camp du prince Albrecht de Prusse.



LE PRINCE FRÉDÉRIC-CHARLES.

se sentent vagement abandonnés, livrés à une volonté hésitante. Ils n'ont vu depuis le matin, ni Mac-Mahon, qu'ils croient mort, ni l'empereur qu'ils croient en fuite. Le désespoir les prend et ils s'engouffrent, ils s'entassent dans les rues de Sedan, sur ses places, aux pieds de la statue de celui qui s'appela Turenne.

La bataille était perdue, mais on pouvait encore sauver l'honneur. Oui, Napoléon pouvait, suivant le conseil mâle et désespéré de Wimpffen, rallier autour de lui ses derniers soldats, et, marchant sur Bazeilles, s'ouvrir un passage sur Carignan, ou mourir en combattant un dernier combat. Destinée héroïque qui ne tenta pas cet aventurier couronné. Il redevint dans cette journée du 1^{er} septembre le fataliste et immobile coopérateur de la nuit du 2 décembre, celui que Morny précipita dans l'aventure et dans l'action en le mena-

cant, dit-on, d'un pistolet. Il abandonna la partie. Il fut ce qu'il avait été à Strasbourg, devant une résistance qu'il n'attendait pas. Il se montra froid, résigné, impassible et piteux. Son officier d'ordonnance a écrit depuis que l'empereur se trouvait dans l'absolue nécessité de rester enfermé dans Sedan, les rues étant trop encombrées de chariots, de caissons, de cavaliers, de fantassins, pour laisser passer même un homme à cheval. Prétexe ridicule et puéril. Beaucoup d'autres sortirent de Sedan à cheval, entre autres les officiers d'ordonnance de M. de Wimpffen. Que si l'empereur ne quitta pas son appartement, c'est qu'il voulut capituler.

La réponse qu'il fit au billet du général de Wimpffen fut, en effet, le drapeau blanc de la capitulation hissé sur les remparts, le drapeau blanc le torchon, comme disaient les vieux soldats avec